

Jacqueline Gardin née Quenderf

Née le 09/01/1928 à Dives-Sur-Mer

Entretien janvier 2017

Jeannine Punelle a validé le témoignage après le décès de sa sœur.

Ma grand-mère Aimée France est née en 1880 dans une famille de 6 enfants qui était originaire de Grangues. Mon grand-père Louis Quenderf, un Breton, venait du Morbihan, du côté de Josselin. Mes grands-parents ont eu 11 enfants, tous nés à Dives. Tous les garçons sont entrés à l'usine de Dives. Parmi les filles, deux sont parties vers 14 ans pour travailler à Paris. Mon père, Emile Quenderf, a eu son certificat d'études en 1916.

Ma mère, Marie Le Gall, a perdu sa mère très jeune, à 12 ans, elle a été élevée par sa grand-mère.

Mes parents ont d'abord habité rue Georges Landry où je suis née en 1928, ils ont déménagé dans une petite maison rue du Nord, puis dans une cité plus grande au 8 rue de Bretagne quand j'avais deux ans.

La vie quotidienne

- L'école

Aucun des enfants n'a été à l'école maternelle, j'ai démarré l'école avec Madame Dupuis, la sœur de l'ancien maire André Lenormand. Il y avait 40 élèves dans la même classe, l'institutrice devait gérer 3 cours différents : nous, les petits, on apprenait, les autres savaient déjà lire et écrire et les plus grands en savaient encore davantage.

Après l'école, on goûtait et on faisait nos devoirs, même les petits. On apprenait à écrire en majuscule et on faisait des lignes et des lignes à la maison ... La priorité était donnée aux devoirs et aux leçons. Pendant les vacances, il fallait également aider aux tâches ménagères, essuyer la vaisselle par exemple.

Le samedi après-midi à l'école, on faisait du dessin ou de la couture.

Jacqueline a eu un prix d'excellence au cours supérieur 1^{ère} année en 1939 (vu dans la presse de l'époque).

Quand je suis rentrée au cours complémentaire, je faisais partie d'une chorale mais je n'y suis pas restée. Un professeur venait de Caen pour donner des cours professionnels, j'ai appris à taper à la machine à écrire. Ces cours étaient donnés sur le temps de la gymnastique. Comme je n'aimais pas la gymnastique et le sport, cela ne me dérangeait pas, d'ailleurs on ne m'avait pas demandé mon avis pour m'inscrire.

Dans la cour de l'école, sous le préau, il y avait une corde lisse et une corde à nœuds, la salle de gymnastique était équipée de barres parallèles et d'un cheval d'arçon mais elle était réservée pour les plus grands. J'ai commencé à faire du sport en 1940, sur le terrain j'étais dans les buts, monsieur Valentin entraînait des filles pour des relais. Je n'aimais pas trop cela alors je restais stoïque dans les buts.

- Les loisirs

Il n'y avait pas école le jeudi alors on restait à la maison. Quand il faisait beau, ma mère allait au planitre, un terrain où il y avait de grands peupliers et des herbages, elle faisait de la broderie assise sur des couvertures avec ma tante, madame Le Gall, pendant ce temps les enfants jouaient. Les rues étaient noires et on n'y traînait pas, les rues et les trottoirs étaient en escarbilles, des résidus des fours si bien qu'en 41, des gens venaient avec une raclette pour récupérer des morceaux de coke pour faire du feu.

De temps en temps, on allait dans les cités rouges où habitaient deux de mes tantes et on jouait avec nos cousins. Pour rentrer dans la maison il fallait monter un escalier, nous descendions en glissant sur la rampe en ciment, nos fonds de culotte étaient vite usés, maman n'était pas contente !

Je n'ai pas souvenir d'avoir été à la plage mais j'ai une photo où mon père et ma mère sont en maillot de bain de l'époque et ma sœur ainée et moi également.

On ne s'ennuyait pas, j'ai appris à tricoter en montant mes mailles sur une grande clef, à cette époque, maman nous faisait nos tricots mais il n'y avait qu'un jeu d'aiguilles. Maman m'a appris à broder, à faire des jours, cela m'a toujours intéressée, j'ai aimé faire des napperons, des nappes, du crochet !

Au coin de la rue du général de Gaulle, à côté de la cidrerie il y avait un grand champ, les eaux s'écoulaient par un fossé. Les saisons étaient marquées à cette époque et l'hiver quand il gelait et qu'il fallait aller à l'école maman prenait soin de nous dire « vous ne passez pas par là ». Et non ! Comme elle ne nous regardait pas, on glissait jusqu'au bout de la route, on aimait cela sans se soucier de l'épaisseur de la glace !

- Noël

A Noël, il n'y avait pas cette profusion comme maintenant, même dans les vitrines, il n'y avait pas beaucoup de jouets, une poupée en vitrine, c'était beaucoup. Il y avait toujours quelque chose à Noël mais ce n'était pas marquant. Je me rappelle avoir eu une poupée et pendant la guerre, j'ai eu juste un cahier.

La religion

Ma sœur était petite et menue et moi j'étais déjà grande à l'âge de la communion. Mes parents auraient voulu qu'on fasse notre communion ensemble mais le curé n'a pas voulu, il trouvait que je n'avais qu'à attendre un an mais je mesurais déjà 1m68 et maman n'a pas accepté. Personne n'a cédé et donc pas de communion du tout !

Quand j'ai connu mon mari, on a voulu se marier à l'église. C'était toujours le même curé et maman ne voulait pas aller le voir, alors j'y suis allée. Il a été très gentil, avec mes sœurs nous avons fait notre communion ensemble pour pouvoir nous marier à l'église. On allait deux fois la semaine, le soir. C'était encore en latin, on apprenait quand même mais on ne comprenait pas!

Le logement :

Quand je me suis mariée, j'ai d'abord habité rue du Drochon à Houlgate puis rue Paul Doumer à côté de l'usine et après dans les cités vertes. Il y avait seulement une grande chambre et une salle mais il y avait l'électricité et l'eau courante. Quand j'ai eu mon deuxième enfant la maison à côté de chez mes parents s'est trouvée libre et j'ai pu l'avoir, nous y avons emménagé et mes parents m'ont proposé de garder mes enfants.

Quand je suis arrivée dans cette maison rue de Bretagne, quelle déception. La décoration n'était pas belle, les sols étaient badigeonnés en rouge et il n'y avait rien, pas d'eau !

Ces maisons datent de 1912. Elles étaient modernes par rapport aux vieilles cités du côté de l'usine. Il y avait l'électricité et une cheminée là-haut dans la plus grande chambre mais pas d'eau courante. Les deux chambres à l'étage étaient mansardées.

- L'eau

On allait chercher l'eau à la pompe. On avait de la chance, parce que mes parents habitant à côté ils avaient construit une barrière et on traversait par leur maison, ça ne faisait pas trop loin pour charrier l'eau. On la faisait bouillir sur le feu. Il n'y avait pas de machine à laver alors on lavait à la main. Mon mari charriait l'eau dans la buanderie et on lavait avec une planche et une brosse.

Les WC étaient alimentés avec l'eau du canal. Le lavoir a été construit plus tard. Il m'a beaucoup servi quand ma mère a été malade, j'allais rincer les draps une fois que les gars étaient couchés. Les gens prenaient une brouette quand ils avaient lavé chez eux. Ils mettaient tout le linge et ils venaient à la pompe où ils pouvaient aussi discuter. Il fallait appuyer sur la

pompe pour avoir de l'eau alors que dans les cités rouges, il fallait tourner. Les pompes étaient assez nombreuses.

L'eau a été installée vers 1955, ça a beaucoup amélioré la vie.

– Les voisins

Dans le quartier, on disait bonjour au voisin mais chacun restait chez soi. Une voisine qui habitait au bout de la rue, madame Claude, une femme gentille et bavarde, passait de maison en maison pour discuter, elle était toujours prête à aider mais on ne peut pas dire que c'était monnaie courante.

– Les communautés

Les Polonais étaient nombreux, des Russes avaient dû quitter leur pays et se sont engagés dans la légion étrangère avant de venir en France, ils ont changé de nom. L'un habitait à côté, il s'appelait Rosine et son frère qui était à Cabourg avait un autre nom. Tous étaient très bien acceptés.

Les enfants

On a toujours eu des chiens, à la maison parce que mon mari était chasseur. Ça a démarré quand on s'est mariés, en partant les Allemands avaient laissé un chiot juste devant la porte de mon beau-père à Houlgate et mon mari l'a récupéré.

Mon deuxième fils adorait aussi les chats. Le soir, je lui demandais de descendre le chat à la cave, et quand je montais voir s'il dormait je l'entendais dire « *cache toi, voilà maman !* » Le chat filait sous les couvertures. Combien de fois je suis allée le voir, il dormait et le chat dépassait à peine et il dormait lui aussi !

J'allais travailler à l'usine en bicyclette. Quand je travaillais, je chargeais mes enfants d'aller chercher le pain. Je payais le pain à la semaine pour qu'ils n'emmenent pas l'argent à l'école. Ils y allaient chacun leur tour, une semaine sur deux et ils avaient le droit à une pièce. Mon fils aîné allait acheter des petites voitures à la « boutique à cent francs » et le plus jeune revenait à chaque fois du marché avec un poussin d'un jour. Au début je me suis dit qu'il ne vivrait pas. Mon fils ouvrait le tiroir en bas du four, il mettait de la ouate et il installait son poussin. Il fallait faire cuire un œuf dur et il nourrissait le poussin avec une allumette. Il lui donnait à boire avec une pipette. On en n'a pas perdu un ! Mon mari a été obligé de construire un poulailler pour les mettre. Une fois on a eu un coq, le fermier avait dû mal mirer les œufs ... On n'avait pas le droit de toucher aux poules, elles mouraient de vieillesse et quand on mangeait les œufs, il disait « on mange mes œufs ! » Il y avait tout un rituel quand les poules mouraient, il faisait un trou et la poule était enterrée dans une boîte à chaussure.

Il y a aussi eu des petits oiseaux à la maison. Une fois, mon plus jeune fils avait enlevé tous les petits oiseaux d'un nid dans l'église avec un copain bien déluré aussi. Quand on est rentré le soir mon mari a rouspété : « *non mais tu n'es pas bien ! Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? Ils n'ont plus leur maman maintenant. Tu ne peux pas les ramener, leur maman ne va plus en vouloir.* » Alors les oisillons ont été élevés à la maison, on n'en n'a pas perdu un seul, c'étaient des pinsons. Ils venaient sur notre épaule, et puis un jour quelqu'un est venu, la porte est restée ouverte et ils sont tous partis ...

Le progrès

Ça a été bien quand on a eu la machine à laver, et après le frigidaire ! A cette époque-là, ça coûtait, en anciens francs, 1000 francs du litre. Nous avons acheté le frigidaire et mes parents ont acheté une télé. Comme ça les enfants pouvaient aller voir la télé le jeudi chez eux. Maman me disait tout le temps : « *ce n'est pas possible, ils ont une pendule dans le ventre ces gamins-là. Ils sont en train de jouer dehors et tout d'un coup je les entends arriver, ils chantaient la chanson de l'émission, c'était l'heure !* »

On s'est toujours contentés de ce qu'on avait sans envier qui que ce soit.

Les commerces

Il y avait de tout dans les épiceries. J'allais seulement au marché pour acheter mon beurre, ma crème et mes œufs, une fermière me gardait tout cela. Je commandais ma viande la veille chez le boucher, comme ça il n'y avait pas de temps de perdu.

Le travail :

J'ai travaillé 42 ans à l'usine en tant que secrétaire. On avait un chef qui était bien, tout allait bien. Au début, on travaillait même le samedi après-midi. On n'avait pas le temps de penser à quoi que ce soit, tout s'enchaînait.

Ensuite, on a eu de la chance de ne plus travailler le samedi après-midi. Les horaires avaient été aménagés pour cela et on quittait plus tard le soir. Après 1968 ça a été différent, le temps de travail a continué à diminuer légèrement.

Les bureaux étaient situés à l'entrée de l'usine dans l'actuelle médiathèque et quand l'ingénieur avait besoin d'une secrétaire pour prendre en sténo, il fallait se rendre à pied jusque là où est le port et cela par n'importe quel temps. C'était assez loin et il fallait revenir mais on trouvait cela tout à fait normal.

Dans le beffroi un médecin était à temps complet, dans l'infirmerie, deux infirmières et un lit pour les blessés. Ensuite, le médecin ne venait plus que de temps en temps et il n'est resté qu'une infirmière. A proximité de l'usine, j'ai toujours connu « la goutte de lait » pour les enfants, mes parents l'ont aussi connue.